

A. LE BRAZ

LES SAINTS BRETONS

D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE

(*Suite*)

La fontaine du saint est située en contre-bas de la chapelle, presque de plain-pied avec la grève, au creux du petit ravin qui porte le nom de Toul-Efflam. Elle est surmontée d'un gracieux édifice quadrangulaire percé de quatre portes. Le bassin en est large et profond, plein de belle eau claire d'une exquise fraîcheur. Les hommes, les femmes sujets à « chevaucher le cheval de Hamon ⁽¹⁾ » y viennent en pèlerinage à la tombée de la nuit, munis de trois morceaux de pain qu'ils déposent à la surface de l'onde : le premier est pour la personne jalouse, le second, pour la personne objet de la jalousie, le troisième pour le saint. Si celui-ci, entraîné par les remous de la source, se rapproche des deux autres, c'est que les soupçons ne sont pas fondés. S'il s'en éloigne, au contraire, et fait mine de les boudier, c'est, hélas ! qu'il y a raison de craindre.

L'oracle a, plus d'une fois, été pris au tragique. La mer est là tout proche, qui s'étale complaisamment sur les sables ou fait son grand bruit sonore parmi les galets. Beaucoup de malheureux, dit-on, s'y sont précipités, y ont cherché l'oubli éternel, après la consultation de la fontaine. Une servante d'auberge me cite ce fragment d'une plainte :

(1) C'est l'équivalent breton de l'expression française : « monter sur le bidet. »

D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE.

85

En Toul-Efflam, en bord an ôd
 Zo eur wreg iaouanc diwar flod,
 Eur wreg iaouanc, hag hi beuet,
 'Blamour d'hé gwaz 'n euz hi zromplet;
 Hag hi beuet 'blamour d'hé gwaz,
 'N hé dorn eur boudic goémon glaz...

[A Toul-Efflam, au bord de la grève, — Il y a (un corps de) jeune femme qui flotte, — (Un corps de) jeune femme qui s'est noyée — A cause que son mari l'a trompée; — Qui s'est noyée à cause de son mari, — (Tenant) dans sa main un rameau de goémon vert].

Et la chanteuse m'explique que le goémon vert est une plante chère à saint Efflam. Avant de mourir, il commanda aux gens qui l'assistaient dans ses derniers moments de mettre son livre d'heures dans sa main gauche et, dans sa droite, une branchette de varech en fleur. Lorsqu'on ouvrit son tombeau, voici près de cent ans, du temps du recteur Nayrod, il n'y restait plus trace des reliques du saint, mais on y trouva le brin de varech, aussi humide, aussi frais que s'il venait d'être cueilli⁽¹⁾.

On se rend encore à Toul-Efflam pour les objets disparus. Le rite est le même que précédemment, avec cette différence qu'un seul morceau de pain suffit. S'il surnage, c'est que l'objet n'est que perdu et qu'il y a chance qu'il se retrouve. S'il va au fond, c'est que l'objet a été volé. Que si vous soupçonnez quelqu'un d'être le voleur, une expérience du même genre vous dira si vos présomptions sont justes. Selon que le pain flotte ou coule, le coupable est ou n'est pas celui que vous soupçonnez.

On raconte que saint Efflam avait demandé au bon Dieu que sa « terre » fût propice et douce à quiconque s'y viendrait établir et qu'on n'y vît, été comme hiver, que des visages heureux. Son vœu, paraît-il, s'est réalisé : les gens de Plestin et d'alentour

(1) Cf. au sujet de l'ouverture du tombeau de saint Efflam, en 1819, le commentaire si intéressant dont M. de la Borderie a fait suivre le texte de la vie latine du saint (*Annales de Bretagne*, tome VII, n° 3, avril 1892).